
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 10 h 18

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

26 janvier 1999

En pièces détachées

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Mardi 26 janvier 1999

Le Devoir • p. B7 • 542 mots

En pièces détachées

Martin, Andrée

Urbania Box, je n'imagine rien
 Chorégraphie: Louise Bédard. Interprétation: Marc Boivin, Christine Charles, AnneBruce Falconer, Jacqueline Lemieux, Luc Ouellette, Guy Trifiro. À l'Agora de la danse, jusqu'au 30 janvier à 20h.

Louise Bédard nous étonnera toujours. Artiste prolifique s'il en est, elle possède un talent rare pour la génération d'idées, de combinaisons gestuelles, et l'invention d'univers psychique dans lequel inclure ses chorégraphies. Si on avait à lui reprocher quelque chose, ce n'est sûrement pas de ce côté qu'il faudrait regarder. *Urbana Box, je n'imagine rien*, titre énigmatique pour une pièce qui l'est tout autant, témoigne sans conteste de la capacité de l'artiste à créer des images et des mondes, toujours nouveaux. Avec une pièce foisonnant littéralement de situations humaines, de gestes, de costumes tantôt sombres tantôt bigarrés et d'accessoires insolites rappelant le passé, l'enfance, la maison, la magie et les rêves - une lampe, un petit chariot, un nuage et une lune accrochés au bout d'une tige, un haut-de-forme, etc. - Louise Bédard nous transporte de la tristesse sombre à la légèreté et l'humour, pour nous ramener à la tristesse. Un voyage en boucle où rien ne se perd et tout se transforment.

Présentée en première mondiale, mercredi dernier à l'Agora de la danse,

Slobodian, Michael

Ken Roy a rapidement gagné le public.

cette oeuvre au coeur tendre n'a cependant pas su charmer complètement son public. Éclectique, voire hétérogène, *Urbana Box* a les défauts de ses qualités. Trop de matière en une période, elle aussi, trop longue. Plus d'une heure quarante de spectacle où les situations, souvent très complexes, se multiplient et se succèdent, sans jamais sembler se compléter vraiment. L'absence de fil conducteur clair - peu importe la nature - en fait une oeuvre difficile d'accès, dont un bon nombre de données demeurent malheureusement obscures. Ici, la chorégraphe n'a pas su ouvrir suffisamment grande la porte de son monde intérieur pour nous laisser y pénétrer simplement. Même si l'artiste a la réputation d'être exigeante avec son public, il y a toujours une frontière invisible à ne pas dépasser.

Toutefois, cela ne m'a pas empêché d'y voir plusieurs de beaux moments et d'esquisser plus d'une fois un sourire amusé. La tendance à l'absurde et au dadaïsme inscrite en filigrane dans la pièce et rappelant par moment le travail pictural de Francis Picabia, les moments ludiques où les danseurs s'amuse comme des enfants, et les tableaux où le rêve et la magie prennent le pas sur la réalité m'ont réconcilié périodiquement avec la pièce. De même, le décor signé

© 1999 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliCertificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19990126-LE-062

Richard Lacroix, un collaborateur de longue date de Louise Bédard, avec son plan incliné, ses portes et ses ouvertures ici et là permettant tout un jeu d'entrées et de sorties, amenait une dimension intéressante à la frontalité de la scène à l'italienne, choisie pour l'occasion. Dommage que la chorégraphe n'ait pas réussi, malgré une force d'interprétation notable, à faire de cette oeuvre une page d'humanité dévoilée, comme elle a su si bien le faire dans le passé.

Tour de force pour Ken Roy

Contrairement à Louise Bédard, le danseur Ken Roy a su gagner son public dès les premières minutes de son spectacle. Installée au petit Théâtre du Maurier du Monument-National jusqu'au 30 janvier, cette soirée composée de trois solos, un d'Hélène Blackburn, un de Danièle Desnoyers, et un de Louise Bédard, a quelque chose de simple et d'intime. La musique de Chopin, dont les superbes *Prélude no 2* et *Sonate no 2*, la danse à la fois délicate et virtuose, les éclairages sobres et de bons goûts signés Philippe Dupeyroux, et la proximité du public avec le danseur - les spectateurs sont répartis sur les quatre côtés de la scène - donnent à ce spectacle de véritables allures de récital. Les trois pièces présentées, d'une belle complexité gestuelle pour *Pas seul* d'Hélène Blackburn, intense, tendre et pleine de folie pour *Cascando* de Louise Bédard, vive et souvent extrême pour *Duo pour corps et piano* de Danièle Desnoyers, explorent chacune à leur manière les qualités d'interprétation de Ken Roy.

Mais il faut bien l'avouer, l'intérêt premier de cette soirée, c'est Ken Roy lui-même, un danseur de grand talent. Aussi humble que fier sur scène, il

réalise ici une performance où se conjugue une mise à nu de lui-même et un déploiement de puissance et d'habileté à être et danser sur scène. C'est donc un privilège de pouvoir, en une soirée, le voir évoluer seul devant nous, sans artifice. Un véritable tour de force d'interprétation et une soirée pour le simple plaisir de la danse, comme il s'en fait si peu de nos jours.